

Sur les pas de Romain Rolland pyrénéen ...

Par Jean-Yves Brancy*

Nous connaissons bien l'attirance de l'écrivain français pour les paysages de montagne qui, dès son plus jeune âge, ont imprimé fortement chez lui le sentiment du grandiose, de la puissance de la nature. C'est dans ces lieux qu'il alla chercher, à différents moments de sa vie, cette « leçon d'énergie et de combat » dont il avait tant besoin pour continuer son action et son œuvre. Un pèlerinage aux sources en quelque sorte, comme chacun pourrait trouver le sien, et après lequel l'adolescent revenait, revigoré, poursuivre ses études à la capitale. Lorsque l'on évoque les séjours de Romain Rolland à la montagne, nos pensées convergent généralement vers les régions alpestres. Mon propos aujourd'hui est de vous emmener vers d'autres cieux, tout aussi lumineux, et sur les pas d'un Rolland ... pyrénéen¹.

Que le lecteur se rassure, il ne s'agit aucunement de partir sur les traces du preux chevalier de la chanson de geste (dont l'orthographe du nom diffère), quoique l'attitude de l'écrivain fût en bien des points conformes à l'éthique chevaleresque. Plus sérieusement, il est avéré que Rolland songeât un temps à s'établir aux abords de la chaîne pyrénéenne. Cette épisode de sa vie est relativement court et explique pourquoi le fait est peu connu du grand public. Alors me direz-vous, pourquoi l'évoquer ? Non pas pour refaire l'histoire, ce qui semblerait quelque peu présomptueux mais pour suggérer de nouvelles hypothèses que le lecteur pourra réinterpréter à sa façon en fonction des sources aujourd'hui disponibles. Qu'aurait été la trajectoire de l'écrivain français si son lieu de résidence se fût trouvé déplacé de Villeneuve au Piémont pyrénéen ?

I

Abordons le contexte dans lequel se situa cet épisode. Au lendemain de la Grande Guerre, l'attaque qui devait emporter Marie Rolland précipita le retour de son fils en France, le 5 mai 1919. Deux semaines plus tard, la disparition de cette mère à laquelle Romain vouait une véritable affection, lui sera une source de peine immense. Parmi les nombreuses réflexions qui le traversèrent alors, se posa la question de la

réorganisation de sa vie matérielle. Deux années plus tard, le projet avait mûri. Arrivé dans sa cinquante cinquième année et après les nombreux bouleversements déjà survenus dans son existence, l'écrivain éprouvait le besoin de se fixer, de poser ses bagages en quelque sorte, en se choisissant un lieu de résidence pour cette nouvelle période de sa vie. Le souhait de sa mère de ne pas le voir se séparer de sa sœur allait conduire Romain et Madeleine à se mettre ensemble à la recherche d'une maison. Pas question pour lui de rester à Paris, il n'a jamais vraiment aimé y vivre. Mais où aller ? Existe-t-il quelque part un endroit, qui pourrait convenir aussi bien au frère qu'à la sœur ? La Savoie, la Suisse, les lacs italiens, les Pyrénées semblaient des lieux indiqués, mais avant de se décider le mieux pour eux était de se rendre sur place afin d'évaluer avantages et inconvénients ?

Les problèmes récurrents de santé auxquels l'écrivain était confronté depuis son plus jeune âge, désignaient tout naturellement la proximité de la montagne, pour son air vivifiant. Chacun pensera à juste raison à la Suisse qui accueillera de nouveau l'auteur de *Jean-Christophe*, et cela pour longtemps. Conséquence logique de ces cinq années passées à défendre l'esprit d'humanité, de vérité et de justice mis à mal par la guerre entre les nations européennes. Bien sûr, le passé récent était encore très présent en lui mais les souvenirs des séjours de vacances en famille et certaines amitiés comptèrent également. Il y eut certainement une conjonction

de facteurs qui favorisèrent et déterminèrent le choix final mais cette décision ne fut pas, comme on pourrait le penser, si évidente que cela. Je n'en veux pour preuve que les voyages que fit Romain Rolland dans le sud-ouest de la France entre 1920 et 1921. Si le choix de la Suisse a été régulièrement évoqué dans la littérature, celui du Midi pyrénéen est bien moins connu.

Le Journal et la correspondance nous apporte des indications sur les différentes demeures occupées successivement par Romain Rolland. Comme le fait remarquer Jean Lacoste dans ses « promenades littéraires », il est bien plus aisé de circonscrire les lieux de résidence que la pensée de l'écrivain, habituée aux vastes espaces intellectuels. En effet, et si l'on excepte les deux années passées par le jeune normalien à Rome, Rolland partagea son existence quotidienne entre trois endroits majeurs, en France et en Suisse. C'est peu en regard de certains de ses confrères comme Claudel qui avait embrassé la carrière diplomatique, ou en remontant plus loin, à la génération des écrivains voyageurs de l'époque romantique. Mais ne disait-il pas, à l'un de ses correspondants :

*« Tout au contraire de vous, moins je voyage de corps, et plus je voyage d'esprit. Rien ne me tient plus : ni l'espace, ni le temps. En quelque lieu que je sois, je me sens en communication intime avec toute une famille d'esprits répandus par toute la terre. »*²

Malgré tout, au cours de ses voyages en France comme à l'étranger, la découverte d'un lieu fut d'abord la possibilité pour lui d'entrer en contact avec cette nature aux forces puissantes dont il avait eu la fulgurante révélation à Ferney ; mais c'était aussi aller à la rencontre de ces grandes âmes dont il avait tant besoin dans sa vie. La visite qu'il fit à Hermann Hesse en août 1915, son « voisin » de Berne témoigna de cet élan de fraternité que l'écrivain a voulu partager, comme plus tard ses relations avec Gandhi, Tagore et bien d'autres. Car au-delà des paysages, qui ont chez lui toute leur importance, bien souvent ce qui le rattache à un lieu, c'est l'histoire des hommes qui y ont vécu et la manifestation de leurs talents artistiques.

Quelles furent donc les raisons qui le conduisirent à penser un temps s'installer dans le sud de la France ? Dans le cas qui nous intéresse, les abords de la chaîne pyrénéenne répondaient bien à son besoin de nature, réunissant à la fois paysage champêtre, présence de rivières et tout près cette montagne, où tout est mouvement à ses yeux. Mais cela aurait-il été suffisant ? Certes non, s'il n'y avait eu une femme pour laquelle il avait une très grande estime, amie et confidente pendant les années de guerre et de plus, musicienne comme lui. Cette femme, épouse d'un homme politique, avait un certain rang social, et elle avait connu de grandes souffrances morales qui la rapprochèrent peu à peu de l'écrivain. Il s'agit de Louise Cruppi dont il dira à sa mort, en 1925 : « *elle m'était depuis quinze ans l'amie la plus ferme et la plus fidèle* »³. Son mari possédait dans le piémont pyrénéen et plus précisément dans le Comminges une propriété, le château de Lamaguère. Romain Rolland y séjourna au printemps 1920, avec son ami Alphonse de Châteaubriant. Louise n'aura alors de cesse de le convaincre de s'installer dans la région.

Quelques mots sont nécessaires pour décrire cette amitié féminine dont l'écrivain aimait à s'entourer. Louise Cruppi fait partie de ce petit cercle de femmes qui ont compté dans la vie de Romain Rolland. Même si elle n'a pas eu l'importance d'une Malwida von Meysenbug ou de sa propre mère, elle tint cependant une bonne place dans son estime. En tête d'un des chapitres du *Voyage intérieur*, il écrivait le 28 janvier 1925 :

*« Commencé, au lendemain de la mort de ma bien-aimée amie Louise Cruppi. »*⁴

Pendant la guerre, elle fut proche de ses idées malgré l'ostracisme de la classe politique française à laquelle appartenait son mari, à l'égard de l'auteur d'« Au-dessus de la mêlée ». L'avocat Jean Cruppi, originaire de Toulouse, avait été député puis sénateur de la Haute-Garonne, plusieurs fois ministre entre 1907 et 1912. Née en 1862, Louise Cruppi, de son nom de jeune fille Crémieux, descendait d'une famille juive originaire de Nîmes. Son grand-père, Isaac Moïse Crémieux, dit Adolphe a laissé son empreinte dans la vie politique de la France.

Avocat à la cour de cassation en 1830, député de la Drôme et ministre de la justice de la III^e République naissante, il fit beaucoup pour l'émancipation des Juifs de France (le décret Crémieux de 1870 a accordé la citoyenneté française aux israélites d'Algérie). Son père, Gustave Crémieux, avait épousé une cantatrice et se distingua par sa conversion au catholicisme, malgré l'opposition d'Adolphe. Louise reçut de sa mère le goût des arts. Elle est l'auteur d'une pièce de théâtre, créée en 1908 et abordant le délicat sujet du divorce⁵. Malgré la loi de 1884 d'Alfred Naquet réinscrivant le divorce dans l'arsenal juridique français, son recours restait assez marginal dans la France du début du XX^e siècle. Cette création théâtrale montrait pour le coup, une certaine modernité d'esprit de la part de Louise Cruppi. L'écriture n'était pas son seul talent, elle fut également « excellente musicienne » dira à son sujet Rolland en 1911⁶. Louise fut l'amie de la célèbre pianiste Marguerite Long et aida Ravel à ses débuts. C'est en 1905, au sujet du compositeur Paul Dupin, qu'elle fit la connaissance de Romain Rolland, détenteur de la première chaire de musicologie à la Sorbonne. Une même passion pour la musique présida à leur rencontre, et quelques années plus tard une solide amitié renforcera ces liens, amitié qui ne devait s'interrompre que par le décès de Louise en 1925. Plus d'un millier de lettres échangées sur cette période témoignent de la constance de cette relation. Mais ce ne sera qu'après la mort soudaine d'un de ses fils que cette correspondance s'intensifiera :

« Depuis un an, je l'ai vue souvent, et souvent j'ai échangé beaucoup de lettres avec elle, à l'occasion de son deuil cruel. Je crois vous avoir dit qu'elle a perdu brusquement un fils de 18 ans qu'elle adorait. (La veille au soir, il allait bien ; le lendemain matin, elle l'a trouvé mort dans son lit.) Ç'a été un désastre affreux pour elle : elle a failli en mourir⁷. »

Dès lors s'engage entre eux un dialogue hautement spirituel sur les questions essentielles de la vie et de la mort, conversations de nature à apaiser cette mère blessée dans sa chair et dans son esprit par la disparition d'un être aimé. À cet égard, la lettre que Romain Rolland lui écrivit le

25 mars 1910 et à laquelle nous renvoyons le lecteur, illustre parfaitement notre propos⁸.

C'est dans l'une de ces lettres, reproduites en partie dans le *journal* de Romain Rolland, que nous entendons parler de la propriété familiale de Lamaguère où Louise Cruppi séjournait régulièrement. Nous sommes au printemps 1913 et l'écrivain retranscrit la beauté du site telle que la lui décrit son amie :

« Il y a en ce moment un petit brouillard qui flotte au-dessus de la Garonne, qui épouse ses contours, qui semble une écharpe blanche dépliée qu'un vent très doux ferait onduler au-dessus de la prairie. Il y a des pêchers roses en fleurs qui se découpent sur les sommets neigeux, lointains, des Pyrénées. J'écris dehors, sous des arbres très grands, encore nus, mais qui dans le soleil paraissent tout en or. De près, on voit qu'ils ont seulement ça et là des bourgeons ronds, jaunes et luisants, qui, sur les ramilles, ont l'air de grosses topazes sur des doigts minces. La Garonne fait un bruit de mer lointaine, et tout l'immense paysage est d'une si majestueuse douceur ! »⁹

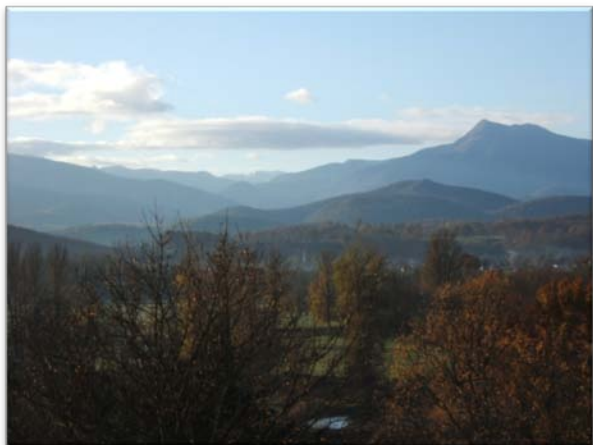
Ce paysage bucolique et enchanteur a sans doute aiguisé la curiosité de l'auteur de *Jean-Christophe* qui aurait peut-être envisagé un séjour dans la région, si la guerre n'était venue anéantir de tels projets.



La chaîne pyrénéenne sous la neige, vue du château de Lamaguère¹⁰

II

En relisant ces pages du *journal* près d'un siècle plus tard, l'idée m'est venue d'aller voir de plus près ce paysage enchanteur que nous décrit Rolland. Je n'avais aucune information sur l'existence actuelle du château et encore moins sur son appartenance. Fort de l'adage, qui cherche trouve, me voici parti sur les routes du Comminges, à la découverte d'une page de l'histoire rollandienne. Une petite recherche préalable m'a permis de voir que le château avait troqué son nom de « Lamaguère » en « La Maguère », ce qui évite la confusion avec un autre castel situé dans le Gers, près d'Auch. Pour s'y rendre, on quitte l'axe Toulouse - Pau au niveau de Saint-Gaudens et on se dirige vers la commune de Labarthe-Inard. La Maguère se trouve à 2 kms à l'ouest du village, sur une butte qui domine la Garonne. Au détour d'une de ces petites routes qui sillonnent la campagne, j'aperçois enfin la tour d'une maison seigneuriale perchée sur un promontoire, avec en arrière plan les montagnes.



Vue du château sur les Pyrénées

Sous le soleil écrasant du mois de juin 2010, une rapide ballade nous fait découvrir les alentours et nous informe que le castel est bien occupé. Comme ce serait bête de faire demi-tour maintenant! Il ne me reste plus qu'à aller frapper à la porte de la demeure, comme le faisaient au temps jadis les pèlerins en marche. Et là miracle ! Non seulement, elle s'ouvre mais nous

sommes accueillis par les propriétaires des lieux, tout d'abord surpris d'une telle démarche mais ravis que l'on s'intéresse à l'histoire de leur château. Pierre et Eliane Monnereau, originaires de la Nièvre, se sont installés à La Maguère à la fin des années 1990. À l'époque, le château était dans un piteux état, entouré de ronces et laissé à l'abandon par ses propriétaires, agriculteurs exploitant les terres et utilisant certaines pièces pour remiser leur matériel. Véritable coup de cœur, les deux retraités nivernais vont se consacrer entièrement et pendant plus de dix années à la rénovation du château, pièces après pièces. Le résultat est absolument bouleversant, et montre ce qu'il est possible de faire à force de courage et de ténacité lorsque l'on est habité par la passion du lieu ! Certes, l'intérieur n'est peut-être plus comme le découvrit Romain Rolland, quoique trône dans le salon un piano quart de queue sur lequel il n'aurait certainement pas boudé son plaisir !



Le château de La Maguère

La demeure est charmante et l'on se plaît à imaginer la vie des occupants de l'époque. Ainsi de son séjour à Lamaguère en mai 1920, l'écrivain rapporte ceci :

« Je suis dans une jolie campagne pyrénéenne, à 10 kms de St Gaudens. La bruyante Garonne, toujours pressée, mais toujours virevoltante, tourne, tourne, dans les prés au pied de la maison. Sur les collines, en face, les tours en ruines de Monsieur de Montespan font les cornes. Au-delà, la chaîne neigeuse, dont certains monts ont des noms arabes (le Kagir) ; les

plus lointains sont déjà de l'autre côté de la frontière espagnole. C'est le pays de Comminges, dont je dois aller voir demain la vieille ville St Bertrand de Comminges, à la magnifique cathédrale. – Alphonse de Châteaubriant se trouve ici, invité comme moi par un ami commun. Il m'a lu hier le roman qu'il termine, la Brière, et qui me paraît admirable. »¹¹

Il avait quitté Paris le 11 mai et Châteaubriant l'avait rejoint le 18. Sous-officier de cavalerie, ce dernier était également ami avec Louise Cruppi, qui à la fin de l'année 1914, avait pris un filleul parmi les hommes qu'il commandait. Dans sa biographie, Bernard Duchatelet apporte quelques précisions intéressantes sur ce séjour ; Rolland se repose, profite de la bibliothèque de ses hôtes et corrige les épreuves de *Pierre et Luce*. Il retrouve son amie Louise Cruppi, aux repas, en fin d'après-midi et le soir. Après l'arrivée de « Château », la description des soirées à Lamaguère n'est pas exempte de charme littéraire : « Ils se lisent leurs œuvres : L. Cruppi *La Famille Samarens*, qui dépeint les gens de son pays, Châteaubriant *La Brière*, récit rustique de sa province, et Rolland son *Clerambault*. Chacun donne son avis. »¹².

Louise avait été un lien essentiel pour l'écrivain en exil pendant la guerre. Ce fut par son intermédiaire (et grâce à la position de son mari) qu'il pût rester informé de l'état d'esprit régnant dans les hautes sphères dirigeantes et dans les milieux littéraires parisiens ralliés à l'Union sacrée. La complicité était devenue très forte entre eux ; Romain l'appelait dans ses lettres sous le nom de « Julie » pour ne pas éveiller les soupçons de la censure et lorsque cette dernière redoubla d'intensité à la fin 1916 et en 1917, tous deux convinrent d'adopter un langage cryptographique pour protéger leur correspondance. Non seulement, cette femme l'informait mais elle le défendait à Paris lorsqu'il était attaqué par la « meute furieuse » des journalistes, à l'instar d'un P.H. Loyson. Une âme bien trempée comme les aimait Romain Rolland, ne transigeant pas avec la vérité. Il saura à son tour lui venir en aide quand sa volonté et son énergie faibliront. Dans son journal de mars 1915, il parle du pessimisme de

son amie qui lui parle de se retirer de la vie dans un cloître ou par la mort ; et il rajoute : « *Se rappeler que celle qui écrit fut la femme la plus heureuse de vivre, la plus libre de pensée, la plus indifférente aux idées religieuses, et qui niait la douleur, ou plutôt qui n'y pensait jamais, ne l'ayant jamais rencontrée.* Il faut dire qu'à cette date, Louise Cruppi avait perdu deux de ses fils (le premier, nous l'avons vu, disparu soudainement, le second, officier, mort au cours d'une charge à Messines en Belgique, fin 1914). Tous ces détails figurent dans le *Journal des années de guerre* où l'on peut suivre leur relation. Il révèle une femme extraordinaire dont l'action est aujourd'hui quelque peu oubliée. J'ai signalé son engagement comme marraine de guerre, cette institution qui visait à soutenir le moral du soldat sur le front, privé de familles. Ayant elle-même perdu un fils au combat, cette mère était tout à fait désignée pour comprendre la misère et la solitude morale des jeunes gens dans la boue des tranchées. Elle fera en juillet 1916 un voyage dans les départements dévastés, en compagnie d'un groupe de Quakers. De par son statut social, en tant que femme d'un homme politique, Louise Cruppi jouissait d'une relative facilité dans ses déplacements en France comme à l'étranger. Ainsi, se rendait-elle fréquemment en Suisse, à Genève, ce qui lui donnait l'occasion d'une visite à Romain Rolland et de lui rapporter par le menu toutes ces observations dont l'écrivain était très friand. Lors du voyage officiel qu'elle fit avec son mari, durant trois mois, à l'été 1915, elle en rapporta un récit à chaud de la situation géostratégique régnant dans les Balkans et en Russie¹³. En France, elle ne ménagea pas ses efforts pour venir en aide, selon ses possibilités, à la population en détresse, perpétuant la tradition de l'action caritative des classes aisées. De sa propre initiative, elle travailla au cours de l'été 1918, à faire adopter par des femmes sans enfant de la Haute-Garonne, des orphelins qui venait là en colonie de vacances. De même, dans son domaine de Lamaguère, elle s'employa à faire travailler, début 1917, des hommes de tout horizon dont un Japonais, socialiste et tolstoïen, qui connaissait l'action et l'œuvre romanesque de Romain Rolland. Enfin, grâce à elle, l'écrivain réussit à obtenir en juin 1917, un passeport pour son père et sa sœur afin que tous deux puissent venir le rejoindre, lui et sa mère, en Suisse. Ce geste se

renouvellera lorsque la famille Rolland souhaitera se rendre en Suisse, à l'été 1919. Tous ces faits permettent de mieux comprendre les liens d'amitié indéfectible qui unirent les deux personnages au sortir de la guerre.



Le château au début XX^e siècle

Après ce séjour de trois semaines chez son amie, Rolland devait revenir en mai 1921, non pas à Lamaguère mais du côté de Pau, en compagnie de sa sœur afin de louer une maison. Mais le projet n'aboutit pas et cessera bientôt de retenir l'attention de l'écrivain. Malgré l'insistance de Louise Cruppi à le voir s'établir près de chez elle, il hésite à venir « se perdre » dans cette région :

« Je te parlerai plus tard de notre petit voyage à Pau. Les jolies villas n'y manquent point. Mais ce n'est pas pour nous. Je m'y sentirais bloqué. Où que je sois, je veux pouvoir toujours m'évader. »¹⁴

Châteaubriant ne semble pas non plus l'avoir beaucoup encouragé à s'installer dans les Pyrénées. Peut-être craignait-il de moins le voir ou n'appréciait-il pas lui-même la région ! En fait, confesse-t-il, l'endroit n'était pas à la mesure de l'homme :

« Et votre maison ? votre maison à Pau ... autour de Pau ... non loin de Pau ? – quel voyage, si ce n'est pas pour y trouver ce que vous cherchez ? J'ai toujours eu quelque chose qui ne me laisse pas croire que vous pendrez dans ces environs-là votre crémaillère. Que notre bonne amie, Mme Cruppi me pardonne, mais il me semble que

vous seriez bien mieux à votre place dans quelque délicieux jardin de l'Italie du Nord. Pour s'éterniser dans une encoignure, pour y attacher son avenir, il faut déjà y avoir tout son passé. Non, mon vieux, les Pyrénées et toi, vous n'êtes point de la même espèce ; ce qui entre dans ton alliance, c'est l'Himalaya de l'Europe, ce sont les Alpes. »¹⁵

Et là l'affaire est entendue car Romain Rolland, déjà hésitant sur la décision à prendre, va retenir les conseils de celui qu'il appelait à ce moment son « cher frère aimé », celui qu'il considère comme bien plus avancé que lui sur le chemin de la spiritualité, celui qui a « déjà accompli un grand voyage dans l'idéal humain ». Au lendemain de la guerre, les deux écrivains, les deux hommes sont encore dans une réelle harmonie de pensée, jusqu'à ce que les idéologies politiques de l'entre-deux-guerres les éloignent peu à peu l'un de l'autre. Avant de mourir, Louise Cruppi essaiera encore de jouer un rôle de médiateur entre les deux amis, parvenant un temps à les rapprocher. Dès juin 1921, Rolland à nouveau rattrapé par ses problèmes de santé, part pour la Suisse où il restera six mois. En avril 1922, il quitte définitivement Paris et s'installe dans la villa Olga, à Villeneuve, sa demeure jusqu'en 1938. De son propre aveu, l'écrivain étouffe dans la France de l'après-guerre dont il ne supporte pas l'attitude arrogante des dirigeants, empreints de ce sentiment de supériorité que confère le prestige de la victoire récente. En contact avec des hommes de la planète entière, Rolland ne peut se satisfaire de cette vision étriquée et préfère retourner dans le pays, qui durant quatre années lui a laissé la liberté d'exprimer ses idées.

Louise Cruppi continuera à rendre visite à Romain Rolland en Suisse, où elle vient de temps en temps se reposer. Sa santé décline et elle confie à son ami être « détachée de tout et morte intérieurement ». Elle s'éteint le 27 janvier 1925, laissant Romain Rolland dans une grande tristesse. Celui-ci lui rendit un hommage appuyé dans une de ses lettres à Stefan Zweig où il confessa ce que représenta pour lui cette femme :

« *De mes amitiés de France, c'était la plus intime, la plus ferme, la plus fidèle, - la seule qui ait traversé ces quinze dernières années de crise sans une défaillance. Je lui dois beaucoup, pendant la guerre. Sans elle, jamais mes parents n'auraient pu me rejoindre, en ces années. Elle-même ne craignait pas, malgré sa situation politique et les sentiments, tout différents, de ceux qui l'entouraient, de venir me retrouver à Genève et à Sierre. Elle est morte, de son pauvre cœur martyrisé. La mort de deux fils – (l'un pendant la guerre, l'autre, le plus aimé, quelques années avant) avait dévasté sa vie. Jamais elle n'avait pu se résigner, oublier. La catastrophe de cette première mort – (un fils charmant de 18 ans, enlevé soudainement, la mère le matin venant le réveiller et le trouvant mort) – avait été le début de notre amitié. Nulle affection n'eut un caractère plus sacré. Cette chère femme, qui ne « croyait » pas, qui ne pouvait pas « croire », et qui l'aurait voulu, chérissait en moi le « croyant ». Elle a été associée à mes dernières œuvres. Elle aimait passionnément *Le Jeu de l'Amour*, et je lui avais lu les premiers chapitres de ce « *Voyage intérieur* » (c'est le titre auquel je me suis arrêté, pour l'instant), qui est le plus intime de moi-même. Jusqu'à la dernière heure, elle m'a écrit. Une demi-heure avant le fatal télégramme, je recevais sa dernière lettre, d'une écriture sereine, où elle cherchait à me rassurer, et se berçait, me berçant de l'espoir de me revoir bientôt, à Valmont, où on devait l'envoyer. »¹⁶*

Avec la disparition de celle qui fut peut-être pour Romain Rolland plus qu'une amie, une de ces grandes âmes qui ont compté dans sa vie, se referme une page de son existence. Néanmoins, une question subsiste : est-ce que la renommée

internationale de l'écrivain eût souffert s'il s'était établi dans les Pyrénées ? Sans doute, mais peut-on l'affirmer de façon aussi catégorique ? Par son abondante correspondance, Rolland était « connecté » en permanence avec les intellectuels du monde entier, qui l'instruisaient des affaires essentielles de leurs pays. Dès lors, nul besoin pour lui d'arpenter la planète si ce n'était que pour recueillir des informations qu'il obtenait aisément par ses lettres ; sa santé fragile lui interdisait d'ailleurs les voyages dans les zones climatiques « à risque ». Et puis dans les années 1920, sa renommée était suffisamment répandue pour que ce fût le monde qui vint à lui ! Villeneuve et la Suisse furent bien au cœur de l'Europe pour un Allemand, un Autrichien ou un Russe mais pour un Indien, un Japonais ou un Péruvien ... quelle différence entre les Alpes et les Pyrénées ? Cette sédentarité assumée ou subie de l'écrivain eut cependant des effets pervers dans sa perception des événements. Le voyage ne peut se réduire à une simple collecte et constitue autant une rencontre avec l'Autre qu'une découverte de Soi. À la fin des années 1920, cette dimension fit sans doute défaut à cet intellectuel car il reçut beaucoup plus de voyageurs qu'il ne fut lui-même accueilli à l'étranger. Sa perception des réalités de pays comme l'Inde, l'U.R.S.S ou encore les États-Unis ne pouvait qu'être incomplète, partielle et partielle. Sa connaissance intime des événements lui parvenait principalement par l'intermédiaire de témoins oculaires et donc soumis à leur subjectivité. Même si en bon historien, il ne manquait pas de recouper toutes les sources en sa possession, lettres, journaux, revues et témoignages directs, l'écrivain ne pût qu'approcher de cette réalité, toujours fuyante si on ne la vit pas à travers sa propre expérience et qui constitue de fait la complexité du monde.

Septembre 2010

***Jean-Yves Brancy, Docteur en Histoire.**

Ce texte est dédié à Pierre et Eliane Monnereau, en hommage pour le beau et patient travail de restauration du château, où séjourna brièvement Romain Rolland en 1920.

¹ Ce texte a été publié dans les *Cahiers de Brèves*, n° 26, déc. 2010, pp. 32-37.

² Lettre à Stefan Zweig du 11 décembre 1921. In Dragan Nedeljkovic, *Romain Rolland et Stefan Zweig*, Klincksieck, 1970, p. 103.

³ Lettre à Charles Géniaux du 11 février 1925. *CRR N°17, Un beau visage à tout sens*, p. 216.

⁴ Romain Rolland, « Les Amies », *Le Voyage intérieur*, Songe d'une vie, Albin Michel, p. 139. En fait, cette partie est consacré presque uniquement à Malwida. Une note de Romain Rolland précise en fin de chapitre : « *Inachevé. Ici doit venir l'image de Louise Cruppi.* ». *Ibid.* p. 173

⁵ *Répudiée*, sa pièce en 3 actes fut représentée au Théâtre Antoine, le 1^{er} octobre 1908. (Collections André Gide, textes et correspondance, p. 304), in Bulletin N°14 de la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray, 1964. Mme Jean Cruppi, née Louise Crémieux, qui écrivait sous le pseudonyme Louise Dartigues était également cousine avec Marcel Proust.

⁶ Lettre à Sofia Bertolini, *CRR N°11*, p. 118.

⁷ Lettre à Sofia Bertolini du 7 décembre 1909. *CRR N°11, Chère Sofia*, p. 49. Paul Cruppi était mort en mars 1909, à l'âge de 18 ans, d'une embolie. D'après Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, p. 139.

⁸ Lettre à Louise Cruppi du 25 mars 1910. *CRR N°17, Un beau visage à tout sens*, p. 89-93.

⁹ Romain Rolland, *De Jean-Christophe à Colas Breugnot*, Éditions du Salon Carré, pp. 111-112.

¹⁰ Toutes les photos présentées dans cet article nous ont été gracieusement fournies par Mme Eliane Monnereau.

¹¹ Lettre inédite de Romain Rolland à Stefan Zweig, Pentecôte 1920.

¹² Duchatelet Bernard, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Albin Michel, 2002, p. 227-228

¹³ Romain Rolland, *JAG*, p. 518-520.

¹⁴ Lettre à Alphonse de Châteaubriant du 29 mai 1921, *CRR N°30*, p. 185.

¹⁵ Lettre d'Alphonse de Châteaubriant à Romain Rolland du 18 mai 1921, *CRR N°30*, p. 184.

¹⁶ Lettre inédite à Stefan Zweig du 29 janvier 1925.